

## NOTRE OPINION

Tous nos lecteurs savent que la campagne électorale est commencée depuis près d'un mois et demi. Des candidats ont été choisis dans tous les comtés et les assemblées se succéderont jusqu'au jour du scrutin.

Dans tous ces flots de paroles — souvent inutiles — personne n'a encore entendu aucun propriétaire du *Compositeur* émettre l'opinion de notre humble feuille.

Notre journal n'étant inféodé à aucun parti, il se trouve à l'aise pour dire franchement ce qu'il pense de la lutte actuelle.

Il y a une couple de semaines, un rédacteur du *Bulletin des Semeurs* — M. Firmin Létourneau, pour ne pas le nommer — m'a demandé, avec un sourire narquois, au moment où je venais de ramasser un e muet qui venait de prendre une culbute de mon distributeur, il m'a demandé, dis-je: "Quelle est votre opinion sur les élections? Allez-vous nous la donner?"

Puisque nous avons eu l'audace de fonder un journal, nous devons être capable d'émettre une opinion au moins passable.

Or la question à laquelle nous devons répondre se présente ainsi:

Doit-on voter pour la politique *kingiste* ou *meigheniste*? Alors, doit-on supporter un candidat de l'un ou de l'autre chef? Si nous avons un chef d'un parti national et un candidat comme M. Bourassa dans Labelle, la question serait vite résolue: Votez pour M. Bourassa ou pour un de ses candidats.

Comme je suis un fervent disciple de la politique de M. Bourassa, depuis la guerre d'Afrique-Sud, je ne puis dire autrement que je suis contre l'impérialisme.

Donc, celui qui se dit contre l'impérialisme, doit aussi se dire contre la politique de M. Meighen. Il n'y a pas à sortir de là. Si vous avez suivi M. King dans sa politique, vous admettez qu'il est loin d'être un impérialiste à tous crins comme son adversaire. Alors j'en conclus que, dans l'élection présente, ce serait une bonne action de le ramener au pouvoir.

Le tarif n'est qu'une discussion de circonstance pour camoufler la question principale: celle de l'impérialisme. La Grande Guerre nous vaut, aujourd'hui, trop de sacrifices pour ne pas s'en souvenir. Ça coûte trop cher de se battre pour des prunes!

Pour ce qui est du choix d'un candidat, il me semble que nos lecteurs pourront résoudre le cas facilement. Admettons, pour un moment, que nous sommes électeurs du comté de Labelle et que M. Bourassa se présente comme conservateur, je prétends que nous devrions déposer notre vote pour lui. Ces hommes vraiment sincères sont trop précieuses pour ne pas s'en servir.

C'est peut-être aller à l'encontre de ce que je viens de dire plus haut, mais l'exception confirme la règle.

Je connais un membre de la haute rédaction du *Savoir* qui ne votera certainement pas pour son ancien député, qui n'a pu obtenir un bureau de poste pour le centre manufacturier qu'il représente et où il en faudrait au moins deux. Je ne peux pas b'âmer cet électeur de courir sa chance sur un autre député.

Ainsi pensez-vous que si j'avais à déposer mon vote dans le comté Saint-Laurent-Saint-Georges, je ne le déposerais pas en faveur de M. Cahon, qui a enseigné aux Canadiens français, un soir, au Monument National, comment combattre pour faire respecter leurs droits? contre son adversaire qui est obligé d'encenser aujourd'hui ce qu'il brû-

lait hier ... pour l'amour des honneurs!

Autre exemple d'exception à la règle. Si nous faisons une petite incursion dans le domaine provincial, ne vous semble-t-il pas qu'il serait de votre premier devoir de mettre le drapeau du parti en poche et de voter contre un candidat qui serait reconnu comme un anticlérical notoire? Et cependant, c'est le contraire qui est arrivé dans un comté non loin de Montréal.

Les partisans du *rougisme* et du *bleuisme* s'en vont tranquillement, pour le plus grand bien du pays. Nous ne sommes plus au temps où un ancien vieux rouge d'un comté d'en bas de Québec disait à son enfant, dont la mère faisait faire sa prière: "Mon p'tit Jésus, je vous donne mon coeur..." "N'oublie pas, petit, n'oublie pas, reprit le père, de dire mon coeur tout rouge."

Cette histoire m'en rappelle une autre que notre camarade Desrosiers nous racontait, la semaine dernière. Le candidat conservateur de Laprairie-Napierville était à dire que, dans l'ancien temps, les rouges faisaient une croix sur le front d'un fils naissant en lui souhaitant de toujours voter comme son père... quand un beau vieillard parmi les auditeurs se tourna vers notre camarade et lui dit d'un air indigné: "C'est ben d'valeur de pas instruit, parce que j'y répondrais que c'est pas vrai."

(En passant, nous invitons nos... confrères d'en bas à se servir de ces deux anecdotes et de les amplifier afin de nous donner une *actualité* spirituelle comme, seuls, ils en ont le secret.)

Mettons de côté tout badinage. Notre devoir est de se rendre aux urnes électorales et de déposer notre vote au meilleur de notre connaissance, en votant autant que possible contre M. Meighen, qui incarne le chancere impérialiste, mais en votant surtout pour celui qui, vraiment sincère, aura choisi pour devise: *Le Canada avant tout et les Canadiens au Canada.*

Lino LENOIR

## Ce n'est pas le nôtre

Le 13 octobre dernier je tombai à la renverse comme le défunt prophète Jonathan, sans cependant répandre mes lobes cérébraux sur les dalles froides du temple.

Il y avait de quoi: Oyez, Oyez bonnes gens:

Dans le compte rendu d'une assemblée de M. Léonce Plante, il y avait ceci:

"M. Aimé LeBlanc est le dernier orateur de la soirée. Il trouve une preuve de l'alliance de M. Patenaude avec M. Meighen dans le fait que M. Meighen ne viendra pas dans la province de Québec. Si M. Meighen ne vient pas, dit-il, c'est donc qu'il est satisfait du travail de M. Patenaude. Et les conservateurs des provinces anglaises qui comptent prendre quinze ou vingt sièges dans la province de Québec, où sont leurs candidats?" "Aimé, comme dirait M. Biron ne faites pas de politique, c'est traître."

Lino, bardon, LeBlanc, rencontré, nous a dit qu'il n'y avait pas qu'un chien à s'appeler Pataud.

GROS-LARD

Schaeffer aurait inventé l'encre d'imprimerie et Fust, fondeur de caractères, enchanté de cette nouvelle découverte, et tout en l'intéressant à son entreprise, lui aurait donné sa fille en mariage.

\* \* \*  
Le travail est la condition inévitable de la vie—  
La vraie source du vrai bonheur.  
Tolstoï

## M. HENRI BOURASSA

### CANDIDAT DANS LABELLE

Tous les lecteurs du *Devoir* — disons plus: tous les vrais Canadiens — se sont réjouis de la rentrée de M. Bourassa dans la politique. La presse en général, sauf quelques exceptions, n'a eu que des éloges à adresser à ce grand patriote.

Notre humble voix ne s'est pas encore fait entendre pour féliciter M. Bourassa de sa décision. Lui qui est notre directeur depuis la fondation du *Devoir*, nous ne pouvons faire autrement que de nous joindre à nos devanciers et lui souhaiter, non seulement de remporter une éclatante victoire, ce qui est une chose assurée, mais d'être élu par acclamation.

Ce sera l'un des plus grands politiques, sinon le plus grand, de la députation.

La grande voix qu'il fera entendre à la tribune du Parlement sera celle de tout un peuple. Vivat Bourassa!

LE COMPOSITEUR

## JUIVERIE!

Le type qui achète chez les Juifs et qui distribue tant de numéros de l'*Ere Nouvelle*, c'est Gros-Lard. Mais oui, c'est lui, Pignoble Gros-Lard; encore un peu, il se ferait mercanti. Ah! si M. Nap. Lafortune savait ça, il aurait un coup de sang — un coup de sang! Ah! pour ça non, ça irait mieux à Gros-Lard — et dirait à Gros-Lard: Eh, l'ami! vous encouragez les descendants d'Aaron; vous ne connaissez donc pas l'histoire de la "bouilloire trop courte"; vous ne savez donc pas que ces Météques exigent de nous la livre de chair de Shylock, etc.

Et ce pauvre Gros-Lard fondrait de remords. Il verrait l'énormité de sa faute. Il crierait dans le vent du soir: "Montagnes, cachez-moi", et le désespoir l'entraînerait à la gorge, le tuerait. On le verrait, tel un ancien cénobite de la Thébaïde, se cacher dans de profondes gorges — au besoin, il pourrait aller dans les Laurentides — et l'air retentirait de ses cris lamentables.

En Cour du Cadrat, Gros-Lard interrogé a répondu qu'il avait acheté chez les Juifs. Il a dit qu'il est collectionneur de monnaies et qu'il cherchait un des deniers de Judas. Où pourrait-il le trouver, si ce n'est chez les Juifs? Pour ça, il achète des pièces sales qu'il passe à l'acide — il en a tous les doigts rongés, pauvre Gros-Lard — dans l'espoir de trouver le fameux denier. M. Laplante en a un, lui. Il a dû, pour se le procurer, se rendre à Jérusalem, embrasser l'Islamisme, et gratter pendant des mois la croûte ingrate et grasse de larmes amères, du mont Moriah, comme dirait Loti. Gros-Lard veut un moyen moins difficile, etc. etc., M. Lafortune l'a absout.

GROS-LARD

## Sur la Passerelle

Mlle Pepin, celui qui vous a dit que vous vous promeniez sur la passerelle vous a passé "un Québec". Cette fois-ci, vous y passez. Au revoir... Ta! ta!

## C'est le nôtre

Nous avons lu dans le *Devoir* du 21 les lignes suivantes:

"M. J.-O. Beaudet a parlé de la nécessité de protéger l'ouvrier contre le chômage ou la diminution des salaires par suite du marasme de l'industrie causé par la baisse du tarif."

Tous les citoyens de Typoville se sont demandé si c'était bien le nôtre. Après avoir pris des informations, nous pouvons certifier que c'est notre contremaitre. Bravo! Souhaitons que son candidat remporte une éclatante victoire.

LUSTUCRU

Nous avons reçu le gentil billet suivant des demoiselles de Presseville: "Nos sincères remerciements au *Gardien* pour s'être rendu à notre humble supplique. Il a un bon caractère..." *Le Gardien* est perplexe et il se demande s'il doit accepter le compliment à double sens.

\* \* \*  
Une ancienne institutrice n'a pas aimé ces mots: "En toutes choses, il faut considérer la femme". La remarque la touchait, elle aussi, car elle s'est fait couper les cheveux pour suivre la mode. O Madame! qu'auriez-vous répondu si, à la place de votre bon p'tit mari, vous en eussiez eu un comme le suivant?

— Mon chou (!), les cheveux me tombent, c'est une bonne excuse pour suivre la mode. Je vais me les faire couper à la Marcel.

— Fais ce que tu voudras, chérie, mais avant d'y aller, prépare ta malle...

— Mon Dieu, que t'es bête!

\* \* \*  
Deux Typovillois ont gagné aux courses durant les vacances. L'un a gagné et l'autre a perdu. Ah! mes amis, attention à cet engrenage. On risque de tout perdre en voulant trop gagner.

\* \* \*  
Notre directeur (celui du *Compositeur*) s'est fait traiter d'imbécile. O journalisme pour rire, voilà de tes coups! Lino Lenoir offre ses parts en vente, paraît-il. Les mécontents pourraient peut-être les acquérir pour faire disparaître la feuille qui leur cause tant de tourments.

\* \* \*  
Notre jeune Rolland a osé conduire l'auto de son papa sans permis. Résultat: un garde municipal l'a arrêté et invité à ne plus recommencer.

C'est nous qui sommes les gardes municipaux, Nous arrêtons les gens comme Lé-tourneau!

\* \* \*  
Non, Arthur D., n'est pas celui qui se sauve au moment du combat. Notre Arthur, de Job City, est un brave.

\* \* \*  
Déjà la neige, le 10 octobre! A peu près deux mois de beau temps sur douze, ce n'est pas ce que l'on peut appeler un beau pays. Aussi les propriétaires du *Compositeur* ont-ils décidé de se servir des recettes de notre journal et de s'enfuir en Floride, l'automne prochain.

\* \* \*  
Des lecteurs s'inquiètent de l'absence de *Maigrusse* dans nos colonnes. Il est pourtant bien en vie! Il nous a promis de revenir. Nous ne perdons rien pour attendre, car nous avons entendu dire qu'il a un arsenal rempli de choses qui feront rire les lecteurs les plus sérieux.

\* \* \*  
*Maigrusse*, la saison froide s'en vient vite. Avant longtemps nous verrons réapparaître la veste en loup marin de M. Gaulin.

LE GARDIEN

## TOUJOURS LA FORD!

Du Devoir du 3 juillet:

### L'actualité

#### Contraste

Chaque soir, à la même heure, on peut voir descendre l'escalier de pierre d'un des quelques vieux édifices de la rue Saint-Jacques qui tiennent encore, un monsieur très haut sur pattes qui accuse un soupçon de bedon, irrépressible à cause de l'âge. La moustache est à la Guillaume et les cheveux sont noirs et collés.

Un instant plus tard la rue s'illumine des feux jetés par le capot d'une automobile blindée de beau nickelage. On ne peut manquer de la voir si on ne l'entend pas, car elle roule comme si l'asphalte se changeait en caoutchouc. Mais le brillant de son vernis, le lustre de ses glaces, l'argenterie de ses poignées font un tapage de tous les diables à tel point que chacun est forcé de se retourner.

Il y a d'ordinaire deux occupants dont l'un a l'air distingué. Il est glabre, mince, avec cet air fatal du prolétarien bien tourné qui attend la princesse charmante. C'est le chauffeur. L'autre est râblé, court de pattes, de tronc, de cou, de tête, de cheveux, de nez. Il n'a de longs que la lèvre supérieure et les sourcils qui prennent des airs guerriers de moustache.

La main fine et gantée du chauffeur tourne la poignée, ouvre la large portière et le grand homme à la moustache retroussée pénètre dans la voiture avec beaucoup de précautions, vu sa taille, ce qui gâte la solennité de l'ascension.

L'un et l'autre sont des politiciens assis confortablement dans des sièges vissés à leur personne et qui ne se détacheront qu'à la mort.

Ils sont d'origine différente. En dépit de ses allures si nettes de cocher de bonne maison, le grand est de famille plutôt patricienne.

L'autre a eu des débuts étriés. Fut un temps où pour se mettre chic il empruntait des cravates. Cette habitude d'emprunter, commune à tant de jeunes politiciens d'alors surtout s'ils étaient avocats, a produit une sorte de déformation professionnelle. Il n'est pas à l'aise avec les grandeurs, il est obsédé de l'idée qu'elles ne sont pas payées, qu'elles ne dureront pas, qu'un huissier impitoyable les saisira. Faveur exceptionnelle et peu durable, il faut en jouir, pense-t-il, et il n'a pas le temps ni la perspicacité voulue pour se rendre compte de leur creux. Il n'y a jamais eu d'ailleurs qu'un seul creux pour l'inquiéter — pas celui de sa tête: celui de son estomac.

Et ils vont tous les deux, peu lourds bien qu'ils aient entre les mains de quoi façonner l'opinion si seulement ils savaient manier l'outil qui s'émousse, mal conduit, contre la matière parfois revêche.

Ils vont vers les quartiers somptueux, ne se lassant pas d'être regardés, goûtant sans mélange l'homme des yeux où brûle pourtant un peu d'envie et parfois un peu de mépris contre l'insolence de ce luxe.

Ils viennent de passer. Coin! Coin! Une petite voiture de la marque la plus répandue se détache de la façade d'un immeuble autour duquel se nouent et se dénouent les groupes. On stationne pour lire les affiches, on se bouscule, on passe, on repasse, on entre, on sort. C'est un mouvement continu à un rythme vif. La petite voiture semble possédée de ce rythme. Elle part vite et passe sans encombre à cause de l'étroitesse de sa carrosserie dans l'affreux embouteillage de la rue Saint-Jacques, près McGill.

Quelle petite voiture et quel peu de mine! Cependant tout le monde la regarde. A demi assis sur la banquette, on aperçoit un vieillard à la figure rose comme celle d'un poupon, cependant que dessous le vaste chapeau s'échappent des cheveux blancs et qui bouclent bien qu'ils ne soient pas longs. Le nez est retroussé et comme cassé vers

le haut par l'emprise d'un pince-nez solide. Rien de particulier chez ce vieillard tant qu'il ne lève pas les yeux. Mais qu'il écarte les paupières et dans l'instertice coule un regard aigu, froid, pénétrant. Quel peut être ce tout petit monsieur qui rentre pressé chez lui après le bureau? Un modeste fonctionnaire sans doute et qui se hâtera de dîner pour aller faire quelque travail du soir afin d'arrondir ses revenus. Peut-être aussi un courtier besogneux ou un solliciteur d'assurance. Mais pourtant non, puisque ce petit monsieur, dans cette petite voiture, a un chauffeur modestement mis et sans gants.

Un murmure s'élève. Plusieurs le nomment. Lord Atholstan! L'influence et les millions!

C'est le vieux renard, en effet, qui ne tient pas à se faire remarquer, qui n'a jamais cherché la lumière — dans aucun sens du mot, prétendent ses adversaires. Il trouve la Ford plus commode pour voyager à Montréal, et le demi-incognito plus expéditif. Il est bien trop occupé pour pauser ou poser.

Paul ANGERS.

## LA VIEILLE SALOPE!

Du Devoir du 11 juillet:

### Billet du soir

#### Vol-au-vent journalistique

La nouvelle à faire connaître était aussi simple qu'il soit possible de la vouloir. Un bébé de deux mois avait été mordu par un rat. Les blessures étaient si peu graves qu'elles étaient cicatrisées trois jours plus tard. Croyez-vous que le reporter du journal qui se dit le plus grand de langue française au monde allait se contenter de publier ainsi une semblable nouvelle? Si oui, vous connaissez très mal la vieille comère de la rue Saint-Jacques qui parvient à enfanter deux monstres par jour.

La nouvelle est d'abord présentée sous une manchette en deux branches sur quatre colonnes, avec un sous-titre sur deux colonnes, soit en tout une dépense d'environ une demi-colonne.

Le journaliste conscient de son devoir doit savoir tirer une leçon pratique du moindre fait divers. Aussi l'auteur de la nouvelle en question en profitera-t-il pour ajouter une dizaine de lignes afin de dire aux parents la nécessité d'exercer une grande vigilance lorsqu'ils habitent une maison où la vermine s'est installée. C'est tout comme s'il me prenait envie de vous dire comment faire pour ne jamais tomber en bas d'un poteau: ne pas y monter.

Le bébé, un pauvre petit qui n'attendait que la publicité de la Presse pour être proclamé martyr, se nomme Alexandre. Même s'il n'a que deux mois, cela doit être important puisqu'on nous le dit. Son père se nomme aussi Alexandre. Il y a de ces coïncidences dans la vie. Mais, dans le cas qui nous occupe, la coïncidence ne s'étend pas plus loin parce que la mère se nomme Yvonne. Vous ne vous en seriez pas douté, n'est-ce pas? Heureusement que la Presse était là pour nous l'apprendre. Elle a même poussé la condescendance jusqu'à nous dire le nom de famille de cette bonne maman. C'était probablement pour le cas où elle aurait des parents à la campagne. Qui sait si un cousin éloigné ne sera pas tenté d'envoyer des fleurs à la famille éprouvée lorsqu'il aura lu "son" journal.

On nous apprend aussi que le père travaille chez M. X., commerçant de légumes. De plus, la famille demeure au troisième étage et le jeune Alexandre est le sixième enfant de la famille. Nous sommes maintenant fixés et il ne manque que la généalogie du propriétaire du logement infesté. Un ami journaliste nous a assuré, il y a quelques jours, que la Presse y viendra à cause de la concurrence.

Maintenant, venons-en aux moeurs plus intimes de la famille. Après nous avoir montré une photo de la

chambre où l'on voit particulièrement le lit des époux et la voilurette dans laquelle le bébé reposait, la Presse fait dire à la mère que son mari se lève en même temps qu'elle.

Lorsqu'ils eurent constaté l'état de leur enfant, les parents ont immédiatement appelé un médecin qui a donné les premiers soins au bébé. Celui-ci (?), assure la Presse n'a pas caché qu'il redoutait un empoisonnement du sang, mais, heureusement, le "petiol" est maintenant "en pleine voie de complète convalescence".

Reste un problème que la Presse, montagne qui engendre tant de sourires légendaires, ne pouvait oublier: comment ce rat cruel a-t-il pu entrer dans la chambre? Par un trou, comme font tous les rats? Mais il n'y en a pas, de trou. Par la porte alors? Elle était fermée et il n'est probablement pas exagéré de croire que le vilain rat n'aurait pas pris la peine de la fermer en sortant. Mais, au fait, l'énigme est résolue puisqu'un carreau de la fenêtre était brisé; le rat n'a pu entrer que par la fenêtre. Et de là à conclure que la bête immonde avait longé la galerie extérieure pour sauter ensuite dans la chambre, il n'y a qu'un pas. Il est d'ailleurs facile à franchir, ce pas, puisque le rat l'a fait sans même réveiller les parents.

On nous parle ensuite des "petites" (sic) plaies béantes... maintenant cicatrisées" qui couvrent la figure du bébé et on termine en disant que "c'est avec des larmes de profonde joie maternelle que la mère confie sa suprême espérance à laquelle elle s'attache visiblement de toutes les forces de son instinct de mère".

Est-elle assez ridicule, cette manie de nos "grands" journaux de vouloir tout raconter à la Ponson du Terrail? Est-elle assez dégoutante, cette pratique de publier jusqu'à la photo des chambres à coucher? Mais il fallait une "grosse" nouvelle, cette marque nécessaire qui doit distinguer ses monstres de chaque jour. Comme la racoleuse, il lui faut en quantité de ce fard voyant qui lui permettra de se vendre plus facilement à un plus grand nombre de désœuvrés.

Et que dire des gens qui se prétendent à une telle publicité? Mais pourquoi insister puisqu'on peut constater tous les jours que les journaux jaunes semblent avoir modelé à leur image tous ceux qui se plaisent à s'en faire une drogue quotidienne?

BILLETENDRE

## BLOCS... ONS!

Du Devoir du 10 juillet:

### Un danger

Au moment où un de nos hommes politiques, M. Patenaude, signale les nombreuses causes d'alarme qu'offrent les tractations de nos gouvernants avec toutes sortes de groupes financiers et industriels américains, — causes déjà analysées et commentées dans le Devoir et ailleurs, depuis une ou deux décades, — on annonce que les impôts, cette année, aux Etats-Unis, seront réduits de \$400,000,000; cela fait dire à un quotidien: "Pour peu que cela continue, nous allons tous émigrer". Ce commentaire est exagéré; mais la situation des contribuables canadiens, par rapport à celle des gens qui paient impôt, aux Etats-Unis est telle qu'elle suffit à expliquer en partie comment il a pu s'établir entre les deux pays voisins un mouvement d'exode tout à fait au détriment du Canada. Par ailleurs, ce n'est pas la première fois qu'un homme public signale le péril qu'il y a de laisser exporter aux Etats-Unis la plupart des produits bruts canadiens, après quoi nous allons en racheter une partie, une fois qu'il sont ouverts et mis en valeur. Il faudra le signaler encore souvent, pour que nos gouvernants et notre population s'avisent de ce danger. Mais peut-être, quand ils s'en apercevront, sera-t-il déjà trop tard. Au train où cela va, il est indubitable, comme le dit M. Pate-

naude avec beaucoup d'autres observateurs de notre régime économique, que nous aurons bientôt aliéné à peu près toutes nos ressources naturelles à des capitalistes et à des industriels étrangers.

## Un Coolidge

La Gazette veut un Coolidge à la tête des affaires canadiennes. Pourquoi? Parce que le président Coolidge, de la république voisine, a, depuis qu'il est président, inauguré aux Etats-Unis un régime d'économies publiques tel que les impôts y ont sensiblement baissé, de même que la dette nationale. La Gazette donne des chiffres. Il y a eu l'an dernier un surplus de 250 millions de dollars, dans le budget fédéral américain, une réduction de près de 735 millions de la dette nationale et une coupure appréciable des impôts de tout genre. Par contre, chez nous, les taxes restent élevées, la dette publique s'accroît, les déficits succèdent aux déficits. Cela amène la Gazette à conclure qu'il nous faut à nous aussi un Coolidge. Or, dit-elle, il n'y en a pas dans le ministère King. La Gazette oublie quelques détails importants: c'est, d'abord, que les Etats-Unis n'ont pas eux-mêmes construit à leurs frais plus de chemins de fer transcontinentaux qu'il leur en fallait; ensuite, ils sont entrés dans la grande guerre européenne en 1917, un an à peine avant qu'elle prit fin, tandis que le Canada y a pris part du commencement au dernier jour; en troisième lieu, les Etats-Unis étaient déjà très riches et la guerre les avait enrichis davantage, avant qu'ils y participent; car leurs usines, leurs fabriques de tout genre, leurs chantiers maritimes, etc., avaient travaillé à force, de 1914 à 1917, pour les autres nations, tandis qu'ici, si nous avons eu des commandes de matériel militaire nombreuses, nous les avons exécutées en grande partie pour notre compte, et ce fut surtout notre argent ou de l'argent emprunté que nous dépensâmes. De toutes façons, notre situation économique, du fait de la guerre, est bien autrement compromise que le fut jamais celle des Etats-Unis. Et si M. Coolidge avait à faire face chez lui à un état de choses aussi embarrassé que celui du Canada, il n'aurait pas le succès que signale la Gazette. Les Etats-Unis ont fait des frais d'homme riche, — mais ils étaient riches. Nous avons fait les prodiges, — et nous étions des petites gens. Pot de fer, pot de terre.

## Un chef

Le Soleil en a contre le Times de New-York parce que celui-ci, dans un article sur le Canada français, pose en chef un homme public qui agace le Soleil. Ce n'est pas un chef, dit celui-ci. Cela se comprend. Pour le Soleil, le seul chef, c'est celui qui lui met tout le temps du foin au ratelier et verse dans sa caisse une couple de cent mille dollars des fonds publics, chaque année. Celui-là, par exemple, c'est un chef! Les autres, ceux qui ne lui versent rien? Allez donc les suivre; ils ne distribuent pas de picotin!

## Chansons...

Un journal montréalais qui publie des vers intitulés: *Chansons de Bilitis* ignore évidemment ce à quoi fait allusion le poète cité. S'il le savait, nous croyons bien qu'il aurait jeté tout cela au panier, ou au feu. Il s'agit de l'oeuvre pernicieuse d'un littérateur mort ces semaines-ci et dont une grande partie de la presse de son pays a déploré l'immoralité et la corruption raffinées de ce qu'il a écrit. Rien de tout cela ne devrait avoir la moindre place dans un quotidien soucieux de respecter ses lecteurs et ses lectrices. Bêvue d'un rédacteur? Souhaitons que ce ne soit pas autre chose.

G. P.